

Portrait d'un berger Allemand, 2020,
huile sur toile, 155,5 x 109 cm
© l'artiste

NOCES



GAUTHIER HUBERT (°1967; vit et travaille à Bruxelles) insiste: “Mon exposition au Botanique n’est pas une rétrospective – elle est, plus fondamentalement, introspective”. L’exposition en question se déroulera en deux temps: la première partie, *Réunion familiale (un goût de liberté)*, sera visible du 3 au 29 septembre. La seconde, *...Fils de...(Les retrouvailles)*, du 15 octobre au 15 novembre.

Double programme dicté par le report des *Nuits Botanique* pour raison sanitaire mais aussi – et peut-être surtout – par la méthodologie et le travail, tout aussi viral, déployé par l’artiste. La visée introspective du propos ne relève pas du repli ou de l’ethos romantique. On sait Caspar David Friedrich hanter parfois le travail de Gauthier Hubert, mais on est très loin de la contemplation muette et mélancolique – pour ne pas dire définitive – que le romantisme allemand inspire. On est aussi à 1000 lieues d’une exposition qui serait l’autoportrait figé de son auteur. Rien ne s’embrasse en totalité dans cette dissection impossible – et donc infiniment reprise – des multiples greffes picturales et embranchements conceptuels formant la géographie d’une œuvre qui, en tout point de son large réseau, se veut performative.

Qu’on ne s’aventure pas ici si la densité fait peur – pas plus si l’on est trop sûr de son goût. Rien n’est à la mode ou ne se livre directement. Gauthier Hubert ne cultive pas la séduction et l’accrochage ne se soutient d’aucune facilité formelle.

L’enjeu porte plutôt sur les échos et correspondances entre les tableaux. Plus qu’une suite de séries échelonnées en périodes, ce sont les liens – plutôt conceptuels – qui unissent des productions réalisées parfois à des années d’intervalle, qui justifient les choix et les associations. De formats et d’aspects parfois très différents, les toiles se

rejoignent en fonction des reprises ou des prolongements dont elles sont les témoignages. Leur diversité stylistique peut surprendre, elle se justifie néanmoins par un maillage très cohérent qui invite à une posture active. L’enjeu est donc relationnel et s’inscrit dans une logique généalogique qui dévoile en pointillé les préoccupations picturales, politiques et historiques de l’auteur: telle image en appelle une autre, telle histoire trouvera – ne serait-ce que par le choix d’un format, d’un motif ou d’une couleur – un prolongement dans une autre pièce.

Cependant, Gauthier Hubert n’est pas demiurge et l’ensemble présenté ne s’est pas façonné selon un schéma narratif prédéfini ou une stratégie parfaitement consciente. C’est par le détour de l’analyse réflexive et du cheminement biographique que se sont dévoilés – en partie du moins – les multiples obsessions, échos et reprises qui jalonnent le parcours de l’artiste.

Pour faire trop court, on peut aborder le travail de Gauthier Hubert via l’image, la peinture ou le titre. Par image, il faut entendre scène et personnages, par peinture, les choix techniques et le format qu’ils inspirent – voire imposent. Le titre est à la fois une clé de lecture pour le spectateur et, pour l’artiste, une prémisse fondatrice: choisi très en amont de la réalisation du tableau, il constitue la pierre d’achoppement à partir de laquelle il se construit. Les carnets de Gauthier Hubert regorgent de notes, bien



Nature morte - Favourite Meal, 2009,
huile sur toile, 50 x 60 cm
© l'artiste

plus que d'esquisses ou de dessins. La peinture formalise une pensée qui s'échafaude via l'étude d'un contexte géopolitique, la construction de personnages fictionnels ou les bégaiements de l'histoire. Ce faisant, ce travail procède tout autant d'une démarche picturale que littéraire et critique. Il peut aussi s'appréhender selon la logique de l'installation et trouver sa conclusion hors champ, de façon performative (*Le con d'en face*, 2020) ou conceptuelle (*Peinture romantique. département des aigles*, 2005).

Chaque élément peint est signifiant, et ce, bien au-delà des exigences d'équilibre et de composition de chacune des toiles. L'ensemble des pièces présentées au Botanique invite en fait à une lecture structuraliste : ce qui fait système n'est pas l'addition des motifs mais les relations qu'ils entretiennent et leur dynamique génératrice. La nourriture, les paysages stellaires, les portraits, le nazisme, la figure du blond ou du caniche sont, comme Wagner ou le diable, des motifs dont l'histoire et les transformations peuvent s'appréhender de tableau en tableau, dans une perspective holiste.

Exemple parmi cent, *Portrait d'un berger allemand* (2020) clôt un cheminement dont les étapes sont repérables dans *Kann ich eine Sonntagsmalerei sein* (2019) ou *Ich bin nicht David*, (2018).

Le berger en question est un personnage contemplant le ciel. Sa chevelure dorée et vaporeuse se fond dans l'arrière-plan du tableau, formant une sorte d'aura qui illumine l'ensemble de la composition. Il tient dans sa main un bâton et est accompagné d'un caniche. A la figure mythologique du berger s'associe le plus kitch des canidés. La nature du chien déporte le sens premier du titre et contredit la symbolique religieuse suggérée par l'attitude du personnage et la lumière qui nimbe le haut son crâne. Notre guide ne sera pas le berger mais le chien, dont l'homophone allemand ("Kann ich?") est une question qui trouve une réponse possible dans un tableau préalable : *Kann ich eine Sonntagsmalerei sein* (Puis-je être une peinture du dimanche?). Fond rose délavé, caniche nain scène de genre dont la sociologie renvoie aux décors aliénant d'une petite bourgeoisie recluse, pétrie de ses certitudes esthétiques et morales. Si la palette de ces deux tableaux est très proche, la chevelure jaune du berger fait plus spécifiquement écho au personnage à la toison blonde présent dans *Ich bin nicht David* (Je ne suis pas David) et dont la teinte est celle de l'étoile juive portée lors de la seconde Guerre Mondiale.

Ces tableaux sont techniquement bluffants, juste assez pour suggérer — tels des décors de théâtre — le sublime. Mais cette utopie suprême, aussi rayonnante et lisse qu'autoritaire, se voit complètement escamotée par le sous-texte, plutôt glaçant, qui se dégage de ces scènes.

C'est encore le cas pour *Nature Morte favorite Meal* (2009), composée d'assiettes blanches et vides, posées sur une nappe dont la couleur ocre est celle des uniformes de la SA. Cette peinture fut inspirée par le scandale suivant : lors d'une émission TV consacrée à la cuisine préférée des stars, le chef flamand Jeroen Meus eut l'idée, après les moules frites de Jacques Brel et les langoustes à la catalane de Dali, de préparer le repas préféré d'Adolf Hitler. Lorgnant vers le constructivisme et l'abstraction, ce tableau — comme bien d'autres — relie la petite et la grande histoire, celle de la télévision, de l'art et des guerres — et, plus fondamentalement peut-être, fait entrer en résonance confins de la bêtise et travestissements du mal.

On n'épuisera pas ici la question du nazisme et de la culture germanique chez l'artiste, de même que celle du romantisme ou de la nourriture, des paysages stellaires et marins, des savanes blanches ou des aires d'auto-routes. Au spectateur de suivre les visages, les motifs et les titres, de relier le *Portrait d'Aline Monreau* (2019) à celui de *L'Homme qui ressemblait au Diable* (2011) ou d'identifier les liens généalogiques unissant la nuée de mouchettes de *Nature morte - fruits pourris* (2009) et la série plus récente des *Peintures infinies*.

Si l'accrochage nous apparaît telle une carte, il n'est cependant pas interdit de suivre son propre chemin, d'initier de nouveaux recoupements ou, plus librement encore, de ne s'atteler qu'à la joie de voir une peinture singulière, à contre-courant de certains automatismes contemporains : Gauthier Hubert ne cultive pas l'accident, assume la maîtrise technique de ses gestes et la portée narrative de son travail.

La seconde partie de l'exposition, *...Fils de... (Les retrouvailles)*, délaisse complètement les paysages et les natures mortes au profit d'une galerie de portraits. En relation étroite avec l'histoire du médium et les caractéristiques architecturales du lieu, elle s'organise selon le schéma du livre *Viral*, édité par La Lettre Volée.

Loin de refermer la porte des généalogies, cette seconde étape invite cependant à une approche moins conceptuelle, comme si cette suite de figures n'aspirait qu'au récit de la peinture elle-même. "Je fais de la peinture pour parler de la peinture" dit Gauthier Hubert. Vaste programme qui, en miroir, ne reflète que l'altérité, dans ce qu'elle a de plus violent ou grotesque, de plus mystérieusement cruel et exquis.

Benoit Dusart



GAUTHIER HUBERT
BOTANIQUE MUSEUM
236 RUE ROYALE
1210 BRUXELLES
WWW.BOTANIQUE.BE
RÉUNIONS FAMILIALES (UN GOÛT DE LIBERTÉ)
DU 3 AU 27.09.20
...FILS DE... (LES RETROUVAILLES)
DU 15.10 AU 15.11.20

TEMPÊTE DANS UN VERRE D'EAU.
GALERIE IRÈNE LAUB
29 RUE VAN EYCK
1050 BRUXELLES
WWW.IRENELAUBGALLERY.COM
DU 4.09 AU 17.10.20

ÉDITION :
GAUTHIER HUBERT. VIRAL,
208 P., ÉDITIONS DE LA LETTRE
VOLÉE, BRUXELLES, 2020.
ENTRETIEN ET TEXTE DE FRANÇOIS
DE CONINCK ET FILIP LUYCKX.
WWW.LETTREVOLÉE.COM

Ich bin nicht David, 2018,
huile sur toile, 50 x 42 cm,
© l'artiste